

*LANGUE(S) ET ESPACES DANS LES XÉNOGRAPHIES
FÉMININES EN FRANÇAIS*

Marina Ortrud M. Hertrampf et Diana Mistreanu (éds.)
Munich. AVM. Edition. 2024. 211 p.
(ISBN: 978-3-95477-174-5)

Ana Belén Soto*

Universidad Autónoma de Madrid

Coédité par Marina Ortrud M. Hertrampf et Diana Mistreanu, *Langue(s) et espaces dans les xénographies féminines en Français* est un volume collectif qui analyse la production littéraire d'un corpus d'auteures venues d'ailleurs, qui présentent une démarche volontaire vers la langue française et évoquent la complexe filiation linguistique et culturelle des identités multiples. L'ensemble de contributions s'inscrit dans le cadre théorique des xénographies féminines (Alfaro, Sawas et Soto 2020) dans l'objectif de « dépasser la disjonction entre littérature française et littérature francophone ou francographe, terminologie chargée de connotations coloniales et d'implications axiologiques » (p. 10). Il est donc question de décoloniser le regard pour mieux appréhender la texture langagière des productions romanesques des dernières décennies.

C'est alors dans ce contexte que les éditrices réfléchissent sur « Les espaces des xénographies féminines de langue française » dans le chapitre inaugural. Il importe de souligner que c'est lors de cette introduction qu'elles exposent les objectifs de cet ouvrage. Dans un premier temps, il s'agit de rendre visible la littérature au féminin pour mettre en lumière l'évolution du canon littéraire, et par conséquent de l'Histoire de la Littérature contemporaine, écrite désormais par des écrivains et des écrivaines d'ici et d'ailleurs. À cet égard, les travaux qui composent cet ouvrage s'intéressent aux *topoi* qui articulent la mosaïque littéraire. La langue et l'espace deviennent les axes paradigmatisques de cette réflexion du fait que le processus de migration constitue « le catalyseur de la déconstruction de notions

* **Adresse de correspondance :** Ana Belén Soto, Universidad Autónoma de Madrid, C/ Francisco Tomás y Valiente, 1, 28049, Madrid (anabelen.soto@uam.es).

comme la classe ou le genre, en même temps que le véhicule d'une invitation à aller au-delà de ces notions pour remettre en question les représentations monolithiques mises à la disposition des individus par une culture afin de s'ouvrir à la diversité du monde » (p. 8). De ce fait, le troisième objectif de ce volume s'inscrit dans la ferme volonté de rompre avec les discours exoticisants qui réduisent ce corpus à leurs appartenances nationales, ethniques et même de genre. Les éditrices inscrivent dès lors l'esprit de cet ouvrage dans le besoin « de montrer comment la xénographie féminine est un instrument de réflexion sur le monde, d'interrogation et de remise en question critique de ce dernier » (p. 9). En effet, les auteures xénographes ne se limitent pas à dessiner leurs univers de provenance, elles se servent de leurs expériences vécues pour dénoncer les inégalités. Il s'agit donc d'une écriture engagée sous une multiplicité de perspectives qui en découle d'une réflexion autour des valeurs démocratiques.

Cette introduction est suivie de « Pays sans mémoire : Espace(s), guerre(s) et identité(s) chez Hemley Boum », une contribution où Mélanie Koch-Fröhlich met en exergue la manière dont la production littéraire de Boum « invite à apprêhender l'exil, avec toutes ses implications négatives que ce terme comporte, sous un angle nouveau, voire réparateur, lui concédant le pouvoir de construire une vision dépayisée de l'histoire de son pays, capable de dépasser le confort des évidences devenues trop familières » (p. 15). L'axe principal de cette analyse met en avant la manière dont parler de l'histoire du Cameroun implique parler aussi des tabous, « de cette amnésie historique [...] qui, sans craindre l'indicible, met le doigt sur les plaies béantes d'un passé colonial toujours inachevé » (p. 23). En outre, de manière transversale, Koch-Fröhlich évoque l'approche des questions de migration adoptée par les médias occidentaux qui peut aboutir à l'invisibilisation au profit d'autres informations jugées plus importantes.

Cindy Gervolino remonte le continent africain pour nous situer près du bassin méditerranéen dans « Paroles de l'exil : impossible retour et territoires de la non-appartenance dans *Le silence des rives* de Leïla Sebbar », une étude qui s'attarde sur la crise identitaire des individus vivant dans l'entre-deux. Le tiraillement personnel des individus migrants, le sentiment de (dé)racinement, l'importance accordée à la famille comme ancrage vital et les mécanismes de la mémoire articulent la mise en examen du tissu fictionnel de Sebbar capable de créer « des effets de discontinuité et [de] dessine[r] des espaces habités par une variété de voix, pour faire éprouver un sentiment de fragmentation partagé par l'exilé et le lecteur » (p. 38). Le passé devient ainsi chez Sebbar un topos atemporel où des sentiments liés à la tristesse et à la culpabilité s'y logent et donnent un effet de « redistribution singulière entre identité et altérité dans un espace qui ne l'est pas » (p. 39).

Le parcours transfrontalier de ce volume collectif nous guide ensuite vers l'Asie. Dans « Pour une étude de l'effet-espace dans les romans de cycle de Ying Chen » Karine Beaudoin se propose d'examiner l'impact des choix esthétiques et littéraires faits par cette auteure franco-canadienne d'origine chinoise. Le regard est ici porté vers l'accent affectif des espaces individuels. À cet égard, Beaudoin se focalise sur le rapport existant entre la psyché et l'espace, entre l'être et le lieu habité, entre l'essence humaine et son étendue (in)tangible. L'objectif est d'examiner au fil des pages la perception subjective de l'exil dans un édifice romanesque à portée « universelle sur le thème du limitrophe, du vivre ensemble et du vivre

pourquoi : un régime de lecture imposé par ‘l’écart rhétorique’ qu’engendre tout ‘univers parallèle’ » (p. 48).

Anna Bourges-Celaries, par la suite, se focalise sur « Des espaces japonais du français » dans une approche comparatiste et écopoétique de *Nagori* (Ryoko, 2018) et *Sémi* (Aki, 2021). Le choix du corpus objet d’étude n’est pas anodin, les auteures convergent du fait de leurs origines Japonaises, même si diffèrent dans les pays d’accueils dont elles font partie. En effet, Sekiguchi Ryoko habite en France, alors que Shimazaki Aki réside au Québec. Le système d’écriture devient l’enjeu majeur de cette réflexion, car il s’agit d’une nouvelle approche à la graphie, d’une nouvelle manière de voir et d’appréhender le monde à travers l’écriture. De ce fait, la langue devient un environnement en soi du fait de son double symbolisme, entant qu’espace de création littéraire et de la portée identitaire. La thématique changeante et muable des saisons ancre également la lecture dans un va-et-vient permanent entre le Japon et l’Occident où le lecteur y trouve non seulement des différences, mais aussi des points de rencontre. La présence des termes japonais écrits en graphie latine permet de souligner l’intraduisible du miroir identitaire des repères langagiers qui transforment les expériences vécues. De ce fait, Bourges-Celaries conclut que « l’hétérolinguisme enrichit alors l’expérience littéraire, dépassant le simple effet d’exotisme. Cette superposition entre les langues française et japonaise qui a ainsi lieu entraîne un rapprochement [...] [socioculturel], [...] [et] incite le lecteur à envisager le Japon comme un territoire plus proche [...] qu’il ne le croyait » (p. 67).

Le Moyen-Orient devient l’étape suivante de cette traversée transfrontalière sous la plume d’Olympia Antoniadou dans un chapitre intitulé : « ‘Elles viennent d’ailleurs’ : exemple d’une xénographie féminine iranienne ». La réflexion porte sur l’édifice romanesque de quatre auteures exilées en France qui mettent en avant la multiplicité de tesselles qui composent la mosaïque de la diaspora iranienne. Les auteures convoquées sont Ab-nousse Shalmani, Chahdortt Djavann, Delphine Minoui et Maryam Madjidi. L’analyse se focalise notamment sur la représentation de la notion de ville dans cette étude protéiforme qui imbrique l’espace habité et l’espace rêvé, le présent et le passé, la mémoire et la géographie sensorielle. D’après Antoniadou, « pour elles, la difficulté d’abandonner le pays de l’enfance, exprimée à travers l’écriture, mène au sentiment de la non-appartenance et de l’étrangeté, se trouvant étrangères soit à elles-mêmes, soit aux autres » (p. 78).

Tatiana Lettany donne suite à cette approche analytique tout en se focalisant sur la production romanesque de l’une de ces auteures : Maryam Madjidi. En effet, dans « Nulle part et ailleurs : les exils racontés de Maryam Madjidi » Lettany explore la reconstruction scripturale des bribes mémorielles d’un exil traumatique. L’interaction personnelle avec les espaces de l’exil fait de lors émerger la représentation de l’altérité, mais aussi le sentiment d’exclusion. De ce fait, Lettany conclut que « la libération des conflits intérieurs constitue l’enjeu central des deux romans » (p. 86). L’analyse se penche ainsi sur les dynamiques de ségrégation qui séparent, qui dissoient, qui fragmentent le socle sociétal ; mais aussi, sur ce les (im)possibilités du retour du point de vue socioaffectif, du deuil et de résilience.

Kristen von Hagen de se penche également sur une autre des auteures convoquées par Antoniadou. Dans « Poétique de l’espace dans *Désorientale* (2016) de Négar Djavadi » von Hagen examine la perception affective-spatiale des identités hybrides ainsi que sur l’esthé-

tique intermédiaire qui marque la stratégie discursive à travers l'exemple de Négar Djavadi. La représentation de la liminalité est ici intimement liée à la position marginale de la protagoniste, ainsi que sur ces espaces de transit -tels que l'escalator ou l'escalier- qui innervent le roman. Les réminiscences dans l'interlude des espaces médiatiques jouent également un rôle essentiel au sien de cette approche métalittéraire qui fait appel aux procédés narratifs cinématographiques pour dessiner la cartographie mémorielle de l'entre-deux inhérente à l'expérience géopoétique de l'hôpital.

La contribution qui s'en suit suppose un rapprochement vers le continent européen. En effet, « Les chronotopes d'une xénographie. *Cahiers enterrés sous un pécher* d'Elsa Triolet » ébauche l'évolution translinguistique d'une écrivaine qui, à cheval entre sa Russie natale et la France, devient la première femme lauréate du Prix Goncourt. C'est dans ce contexte que l'étude de Véra Gajiu se sert de l'écriture comme espace perméable aux liens ontologiques de l'espace-temps. Autrement dit, « l'axe temporel et l'axe spatial du chronotope de la mémoire se mélangent aux axes temporel et spatial du chronotope de l'écriture jusqu'à interroger la réappropriation et le retour chez soi de la protagoniste, mais aussi de l'auteure » (p. 116). La cartographie chronotopique de l'existence intra et extracorporelle imbrique aussi le chronotope de la mémoire de sorte que le temps personnel qui s'écoule dans un espace intime oscille vers l'extérieur où la protagoniste -et alter ego de l'auteure- « se retrouve emprisonnée dans l'abîme spatial et temporel de l'Histoire. Les deux femmes écrivent pour ne pas oublier, elles écrivent pour se libérer, mais aussi pour libérer les mots. Au début de la guerre [...], elle croyait toujours possible de pouvoir agir par l'écriture » (p. 124).

Diana Mistreanu poursuit cette traversée dans cette Europe que l'on appelait de l'Est dans une étude intitulée : « Espaces, affect et écoféminisme dans *Demain il n'y aura plus de trains* (1991) d'Ugnè Karvelis ». Mistreanu se sert donc d'un ouvrage finiséculaire pour mettre en avant la manière dont le travail de mémoire représente non seulement une réparation thérapeutique mais aussi une manière de réparer le monde, de rendre visible ce qui ne l'est pas et de contribuer à enrichir la mosaïque littéraire des xénographies féminines. C'est dans ce contexte qu'elle inscrit son projet de recherche sur les relations établies entre la littérature et l'activité mentale, entre les espaces représentés et l'expression des émotions des personnages. Une perspective esquissée au fil des pages qui la mène à conclure comme suit : « Écrire en français sur une Lituanie meurtrie par la Russie soviétique signifie ainsi aller à l'encontre de l'oubli et de l'indifférence, mais aussi rappeler, dans un texte tristement prophétique, que la démocratie ne doit jamais être considérée comme acquise et que la lutte contre les totalitarismes reste encore inachevée » (p. 138).

Ce parcours littéraire qui met en lumière les conséquences humaines des systèmes totalitaires se trouve être aussi au cœur de la réflexion menée par Milica Marinkovic dans « Le chemin identitaire et l'espace-temps dans *Le chemin des pierres* de Ljubica Milicevic ». Le parcours transfrontalier de cette auteure née en Yougoslavie et exilée au Québec dans les années soixante-dix devient d'après Marinkovic « un bel exemple d'écriture translingue ». En effet, Milicevic utilise le français comme langue d'écriture romanesque, mais l'anglais pour la poésie, et en même temps le serbe, sa langue maternelle, garde toujours sa place dans le processus de création. Le deuil, la cendre et la séparation esquissent la géographie séman-

tique d'une perte qui s'avèrera être définitive. Si l'exil rend impossible le retour au pays natal, l'évolution historique de ce territoire européen fait que cette impossibilité du retour soit aussi bien émotionnelle que réelle. C'est pourquoi la symbolique des espaces qui innervent le roman devient le fil conducteur d'une possession intangible, affective et mémorielle.

Le chapitre suivant suppose un nouveau voyage intratextuel, vers l'Amérique du Sud par le biais de « Hétérotopies et hétéroglossie dans *Sans autre lieu que la nuit*. Espace xénographique et gynographique ». Santa Vanessa Cavallari s'intéresse à l'univers narratif d'une auteure d'origine italo-cubaine qui se sert de l'agglomération parisienne comme scénario d'une prolifération de relations interpersonnelles dans l'objectif de mettre « en scène le paradoxalement effrîtement de l'altérité » (p. 159). Les micro-espaces entassent les personnages qui innervent le roman et, en même temps, « la ville paraît [...] ne plus être habitée par des humains, mais par une confusion de voix qu'on essaie d'appeler et entendre uniquement pour occuper son temps » (p. 161). À cet égard, Cavallari se demande s'il n'est donc pas légitime d'interpréter le réseau de voix et de pensées comme une autre forme d'hétérotopie. C'est alors dans ce contexte que Cavallari s'attèle à conter l'hétérotopie machiste à la lumière de l'hétéroglossie féminine, car « c'est en opposant son hétéroglossie à l'hétérotopie que la femme semble gagner un espace privilégié légitimant et renforçant l'identité féminine » (p. 167).

Pour clore ce volume collectif les deux contributions qui s'en suivent ramènent le lecteur de nouveau vers cette Europe qui au vu émerger les politiques totalitaires du siècle passé. Dans un premier temps, Marina Ortrud M. Hertrampf s'intéresse à « La polyphonie translingue comme patrie hétérotopie d'une femme exilée : réflexions sur *Le bel exil* (1999) d'Adelaïde Blasquez ». Née dans une famille hispano-allemande -père espagnol républicain et mère allemande juive-, Adelaïde Blasquez a vécu l'exil, d'abord en France puis en Argentine. La question de la langue devient alors l'enjeu majeur d'une analyse qui se penche sur l'apport de la langue à la construction identitaire. De ce fait, Hertrampf considère le choix langagier comme un positionnement politique et un ancrage identitaire car, « en tant que tiers espace de l'être entre deux mondes linguistiques, cette patrie linguistique hétérotopie agit comme un catalyseur de l'expression littéraire, comme une force productive de l'élaboration de sa propre expérience d'une identité entre nations, cultures et langues » (p. 177). Puis, Hertrampf analyse la manière dont l'écriture se révèle un refuge pour cette auteure qui devient, par ailleurs, l'un des exemples emblématiques des xénographies féminines dans l'Europe d'hier.

« L'art du récit par-delà les frontières : la xénographie d'Elisa Chimenti » clôt ce volume collectif sur une traversée transfrontalière qui nous permet de réfléchir sur l'évolution des processus migratoires au cours de l'Histoire. Si les voyages trans-maritimes qui lient le Maghreb à l'Europe aujourd'hui félicitent l'idée du continent européen comme *El Dorado* contemporain, la famille Chimenti s'est vue obligée de quitter l'Italie pour s'installer au Maghreb. Ce voyage inverse est d'autant plus intéressant pour le lecteur actuel que l'auteure tisse dans son édifice romanesque les influences interculturelles qui l'habitent. Rappelons au passage que l'auteure peint dans l'espace clos du harem une multiplicité de rapports qui prônent tantôt l'émancipation des femmes tantôt le patrimoine socioculturel de ces femmes en situation de marginalisation. C'est pourquoi, Bianca Vallarano conclut que « raconter

ces histoires signifie alors transmettre un savoir et faire communauté [...]. Dans ce sens, cette marginalité -du harem, de la veillée, de l'oralité, de l'être femme- 'is much more than a site of deprivation [...] it is also the site of radical possibility, a space of resistance' » (pp. 202-203).

Il s'agit, par conséquent, d'un ouvrage qui contribue à la constitution d'un panorama littéraire en constante évolution du fait de son actualité et de la fécondité créatrice des écrits autofictionnels contemporains. En outre, le regard porté au féminin permet aussi de rendre visible la multiplicité de rôles socioculturels inhérents à la femme, ainsi que les préjugés occasionnels, (in)volontaires ou encore toutes sortes d'autres distorsions structurelles qui sont à l'origine du plafond de verre. Puis, il y a aussi un troisième point qui relève à nos yeux un intérêt particulier : si l'évolution de l'Histoire peut être perçue dans sa complexité circulaire, ne serait-il peut-être pas nécessaire de s'attarder sur l'histoire de ces femmes qui mettent en lumière la complexité des parcours exilés, fuyant les systèmes totalitaires ? Loin d'avoir une réponse concrète, nous nous permettons de parler et de faire parler de ces sujets au cœur d'un projet qui permet de penser le monde pour panser les blessures, penser l'Histoire pour panser les fissures.

RÉFÉRENCES

Alfaro, M., Sawas, S. et Soto, A. B. (Éds.) (2020). *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui*. Peter Lang.